

Fonds Queneau CD Université de Bourgogne - Droits réservés

28<sup>e</sup> ANNÉE N° 318

1<sup>er</sup> MARS 1940

DÉPÔT DE LA B.N.A. LA B.U.

LA NOUVELLE

# REVUE FRANÇAISE

C. F. RAMUZ.....	Pages d'un neutre.....	289
JOE BOUSQUET.....	Mon frère l'ombre.....	307
H. DE MONTHERLANT..	Notes sur les Olympiques.....	309
W. SAROYAN.....	Le Zeppelin du Dimanche.....	319
P. J. SARTRE.....	A propos de Jean Giraudoux.....	339
ARAGON.....	Les Voyageurs de l'Impériale (III). ..	355

## — TEXTES —

Glose

DE

SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

## — CHRONIQUES —

Chronique de Caërdal, par ANDRÉ SUARÈS  
Les Mariés et les Marthes, par JEAN SCHLUMBERGER  
L'Esprit de la Musique française, par BORIS DE SCHLOEZER

## — NOTES —

Le Roman. — *Gilles*, par Drieu la Rochelle. — *Septième*, par Audiberti. — *Les fausses compagnies*, par Christian Maigret ..... 403  
La Poésie. — *Les Phénomènes célestes*, par Jean Cayrol. — *Sorties de secours*, par Fernand Lot..... 409  
Littérature générale. — *Encyclopédie française : la civilisation écrite* ..... 412  
Lettres étrangères. — *Baudelaire critico*, par G. Macchia ..... 415  
Les Arts. — *L'exposition Marc Chagall*..... 416  
Les Revues. — *Un poème d'Aragon*. — *Les Nouveaux Cahiers*. — *La Pensée*..... 419

## — L'AIR DU MOIS —

Les blancs sont indispensables. — *Souvenirs de la guerre de 1939*. — *Les Masques*. — *Airs du Mois*.

BULLETIN

*nrf*

10 fr.



### LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

Luc me tenait la main et moi je tenais la main de Marguerite. Nous avions chacun un nickel<sup>1</sup> dans la main pour la quête, et Luc me dit : Marc, n'oublie pas de le donner : ne le garde pas comme la dernière fois pour t'acheter une glace.

Toi non plus, dis-je.

La dernière fois, Luc n'avait pas donné son nickel et je l'avais vu. L'après-midi, quand il avait fait très chaud, j'avais acheté une glace. Schultz m'avait rempli mon cornet de deux bonnes cuillerées. Luc m'avait vu en train de manger mon cornet de glace sous les arbres d'Emerson School.

Il se conduisait comme Hawkshaw le détective.

Ah ha, dit-il, Marc, où as-tu trouvé l'argent ?

Tu le sais bien, dis-je.

Non, dit-il. Où ? Dis-le-moi.

Au catéchisme, dis-je. Je n'ai pas donné mon nickel.

C'est un péché, dit Luc.

Je le sais, dis-je. Mais tu n'as pas donné le tien non plus.

Si, je l'ai donné, dit Luc.

Non, tu ne l'as pas donné. J'ai vu que tu as passé la corbeille sans le mettre dedans.

Je fais des économies, dit Luc.

Pour acheter quoi ? dis-je.

<sup>1</sup>. Un *nickel* est une pièce de cinq cents. Une *dime* vaut dix cents.

Pour acheter un zeppelin, dit-il.

Combien ça coûte, un zeppelin ? dis-je.

Il y en a un dans le *Boy's World* qui coûte un dollar, dit-il. Il vient de Chicago.

Un vrai zeppelin ? dis-je.

Deux personnes peuvent monter dedans, dit-il. Moi et Ernest West.

J'avalais ma dernière liché de glace.

Et moi ? dis-je.

Tu ne peux pas monter, dit Luc. Tu es trop petit. Tu es un gosse. Ernest West est de mon âge.

Je ne suis pas un gosse, dis-je. J'ai huit ans et toi dix.

Luc, laisse-moi monter dans le zeppelin avec toi.

Non, dit Luc.

Je ne pleurai pas, mais je me sentis triste. Alors Luc me fit du chagrin.

Tu aimes Alice Small, dit-il. Tu n'es qu'un gosse.

C'était vrai. J'aimais Alice Small, mais la façon dont Luc me dit cela me fit du chagrin.

Je me sentais triste et seul. J'aimais Alice Small, bien sûr, mais est-ce que j'avais jamais fait ce que j'aurais voulu faire ? M'étais-je jamais promené avec elle ? Lui avais-je jamais tenu la main en lui disant combien je l'aimais ? Lui avais-je jamais dit son nom de la façon dont j'aurais voulu le faire pour qu'elle sache tout ce qu'elle était pour moi ? Non, j'avais trop peur. Je n'étais même pas assez brave pour la regarder un peu longtemps... Elle me faisait peur parce qu'elle était si jolie, et quand Luc me parla comme ça, ça me fit du chagrin.

Tu es un salaud, Luc, dis-je. Tu es un sale cochon, dis-je. Je ne trouvais plus d'autres gros mots comme, en disent les grands, aussi je me mis à pleurer.

J'étais très triste d'avoir insulté mon propre frère. Le soir je lui dis que je le regrettais.

Ne me prends pas pour un imbécile, dit Luc. Les

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

321

bâtons et les cailloux peuvent me briser les os, mais les injures ne me feront jamais mal.

Luc, dis-je, je ne t'ai jamais lancé de cailloux ni donné des coups de bâton.

Tu m'as dit des injures, dit Luc.

Luc, dis-je, je ne les pensais pas. Je te jure, je ne les pensais pas. Tu m'as dit que j'aimais Alice Small.

Eh bien, tu l'aimes, dit Luc. Tu sais que tu l'aimes. Le monde entier sait que tu l'aimes.

Non, je ne l'aime pas, dis-je. Je n'aime personne.

Tu aimes A-li-ce-Small, dit Luc.

Tu es un sale cochon, dis-je.

P'pa m'entendit.

Il était assis dans le salon en train de lire un livre. Il sauta sur ses pieds et vint dans notre chambre, à Luc et à moi. Je me mis à pleurer.

Qu'est-ce que c'est, jeune homme, dit-il. Comment venez-vous d'appeler votre frère ?

Des coups de bâton et des cailloux, se mit à dire Luc.

Il ne s'agit pas de ça, dit mon père. Pourquoi es-tu toujours en train de taquiner Marc ?

Je ne le taquinais pas, dit Luc.

Si, si, dis-je en pleurant. Il a dit que j'aimais Alice Small.

Alice Small ? dit P'pa.

Il n'avait jamais entendu parler d'Alice Small. Il ne savait même pas qu'elle existait.

Qui donc est Alice Small ? dit-il.

Elle est dans ma classe à l'école, dis-je. C'est la fille du pasteur. Quand elle sera grande, elle sera missionnaire. Elle l'a dit devant toute la classe.

P'pa dit :

Dis à Luc que tu regrettes de lui avoir dit un gros mot.

Luc, dis-je, je regrette de t'avoir dit un gros mot.

30  
1902

Luc, dit P'pa, dis à Marc que tu regrettes de l'avoir taquiné à propos d'Alice Small.

Je regrette de t'avoir taquiné à propos d'Alice Small, dit Luc. Seulement je savais qu'il ne le regrettait pas. Quand je lui avais dit que je le regrettais, je le regrettais, mais je savais que quand il m'avait dit qu'il le regrettait, il ne le regrettait pas. Il le disait seulement parce que P'pa lui avait dit de le dire.

P'pa retourna s'asseoir dans le salon. Juste avant de s'asseoir, il dit :

Mes enfants, je veux que vous vous occupiez intelligemment et non que vous vous tapiez mutuellement sur les nerfs. Vous m'avez compris ?

Oui, père, dit Luc.

Alors, nous primes chacun un numéro du *Saturday Evening Post* et nous nous mîmes à regarder les images. Luc ne voulait pas me parler.

Je veux monter dans le zeppelin, dis-je.

Il se contentait de tourner les pages du journal et ne me parlait pas.

Une fois seulement ? dis-je.

Je me réveillai au milieu de la nuit et me mis à penser au zeppelin.

Luc, dis-je.

Finalement, il se réveilla.

Qu'est-ce que tu veux ? dit-il.

Luc, dis-je, laisse-moi monter dans le zeppelin avec toi lorsqu'il arrivera de Chicago.

Non, dit-il.

Ça, c'était la semaine dernière.

Maintenant, nous allions au catéchisme.

Luc dit : Marc, n'oublie pas. Donne ton nickel.

Toi aussi, dis-je.

Tu feras ce qu'on te dit de faire, dit Luc.

Je veux un zeppelin aussi, dis-je.

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

323

Qui a parlé d'un zeppelin ? dit Luc.

Si tu ne donnes pas ton nickel, dis-je, moi non plus.

Marguerite n'avait même pas l'air de nous entendre. Elle se contentait de marcher à côté de nous tandis que Luc et moi discussions à propos du zeppelin.

Luc, dis-je, j'en paie la moitié, si tu me laisses monter.

Ernest West donne l'autre moitié, dit Luc. Nous sommes associés.

Encore huit semaines, dit Luc, et le zeppelin arrivera de Chicago.

Très bien, dis-je. Ne me laisse pas monter. Je te rendrai un jour la pareille. Tu en auras des regrets le jour où tu me verras faire le tour du monde dans mon bateau à moi.

Fais-le donc, dit Luc.

Luc, dis-je, je t'en prie, laisse-moi monter dans le zeppelin. Je vous laisserai faire le tour du monde avec moi sur mon bateau.

Ernest West et sa sœur Dorothée se tenaient devant l'église lorsque nous arrivâmes. Marguerite et la sœur d'Ernest allèrent ensemble se promener dans le cimetière et moi et Luc et Ernest restâmes sur le trottoir.

Palja eskos, dit Ernest à Luc.

Immel, dit Luc.

Luc, dis-je, qu'est-ce que ça veut dire ?

Je ne peux pas te le dire, dit Luc. C'est notre langue secrète.

Luc, dis-je, dis-moi ce que ça veut dire. Je ne le répèterai à personne.

Non, dit Ernest.

Effin ontur, dit-il à Luc.

Garic hopin, dit Luc, et alors ils éclatèrent de rire.

Garic hopin, dit Ernest en riant.

Luc, dis-je, dis-le moi. Je promets de ne jamais le répéter à personne.

Non, dit Luc. Invente une langue secrète pour toi. Personne ne t'en empêche.

Je ne sais pas comment faire, dis-je.

La cloche sonna, alors nous entrâmes et nous nous assimes. Luc et Ernest s'assirent à côté l'un de l'autre. Luc me dit d'aller m'asseoir ailleurs. Je m'assis dans la rangée derrière eux, la dernière. Dans la première était assise Alice Small. Son père, notre pasteur, traversa le bas-côté et ensuite monta dans son cabinet de travail. C'est là où il préparait ses sermons. C'était un homme qui souriait à tout le monde avant et après le sermon. Pendant le sermon, il ne souriait jamais.

Nous chantâmes des hymnes, ensuite Ernest West demanda *Aux pieds de la croix*, seulement lui et Luc chantèrent *Au bar, au bar, où j'ai fumé mon dernier cigare, les nickels et les dimes fichaient le camp, fichaient le camp.*

Je me sentis jaloux de Luc et d'Ernest West. Ils savaient comment s'amuser. Même à l'église. De temps à autre, Ernest regardait Luc et lui disait *arkel ropper* et Luc répondait *haggid ossum*, et alors tous les deux se retenaient de rire. Ils se retenaient tant qu'ils pouvaient jusqu'à ce qu'une hymne sonore retentit, alors, ils laissaient éclater le rire qui semblait faire partie de leur langue secrète. Je me sentais misérable d'être en dehors de cette belle chose.

*Arkel ropper*, dis-je pour essayer de voir comme c'était drôle, mais ça ne l'était pas. C'était terrible de ne pas savoir ce que voulait dire *arkel ropper*. Je pouvais imaginer que c'était quelque chose de plus drôle que n'importe quoi au monde, mais je ne savais pas ce que c'était. *Haggid ossum*, dis-je, seulement ça ne faisait que me rendre triste. Un jour, j'inventerai la langue la plus drôle du monde et Luc et Ernest ne sauront pas ce que les mots voudront dire. Chaque mot me rendrait heureux et je ne parlerais plus d'autre

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

325

langue. Seuls, moi et une autre personne au monde connaîtront ma langue secrète. Alice Small. Seuls Alice et moi. Ober linten, dirais-je à Alice, et elle saurait quelle belle chose ça voudrait dire, et elle me regarderait et elle me sourirait et je tiendrais sa main et peut-être que je l'embrasserais.

Alors Harvey Gillis, notre surveillant, monta sur l'estrade et nous parla de l'œuvre de missions presbytériennes, œuvre que nous soutenions de nos deniers dans beaucoup de pays étrangers et païens.

En Afrique du Nord, mes chers petits enfants, dit-il de sa voix flûtée, les bergers de Notre-Seigneur accomplissent chaque jour des miracles au nom de Jésus. Ils enseignent les saints évangiles et la piété, et la lumière de Notre-Seigneur pénètre dans les plus noires profondeurs de l'ignorance. Nous pouvons nous réjouir et prier.

Umper gamper Harvey Gillis, dit Luc à Ernest.

Luc se retenait difficilement de rire.

Je me sentis bien seul.

Si seulement je comprenais comme eux. Umper gamper Harvey Gillis. Cela pouvait dire tant de choses sur notre surveillant. C'était un homme efféminé et qui parlait d'une voix flûtée. Je pense que personne, excepté peut-être Alice Small, ne croyait un mot de ce qu'il disait.

Là-bas, nos nobles héros se dévouent à soigner les malades, dit-il. Ils sacrifient leur vie et leur santé pour préparer la seconde venue de Notre-Seigneur. Ils répandent Sa vérité sur les régions les plus lointaines. Prions pour eux. Mademoiselle Valentine veut-elle prier ?

Si elle voulait ? Toute la semaine elle avait attendu ce moment.

M<sup>lle</sup> Valentine était assise à l'harmonium. Elle se leva, enleva ses lunettes et se frotta les yeux. C'était une femme très maigre, dans les quarante ans.

9 130

Elle tenait l'harmonium à notre église. Elle jouait comme si elle en voulait à quelqu'un et qu'elle désirât lui montrer qu'il trouverait à qui parler ; elle écrasait les touches et se retournait pour jeter un rapide coup d'œil sur l'assistance. On aurait dit qu'elle haïssait quelqu'un. Je suis resté pour le sermon seulement deux fois dans ma vie, mais à chaque fois elle se conduisait comme cela, et une fois elle approuva du chef quelque chose que le pasteur venait de dire, comme si elle était la seule personne dans toute l'église qui comprit ce qu'il voulait dire.

Elle se leva pour prier pour nos héroïques missionnaires en Afrique noire et dans les autres régions païennes de la terre.

Exel sorga, dit Ernest à Luc.

Tu l'as dit, répondit Luc, et bien pire encore.

Père Tout-Puissant et Miséricordieux, priait-elle. Nous avons erré, nous nous sommes éloignés de tes voies comme un troupeau égaré.

Et un tas d'autres choses.

Je croyais qu'elle priait pour nos héros missionnaires, mais elle ne faisait que parler de se tromper de chemin et de commettre de mauvaises actions, au lieu de parler des bonnes. Elle pria trop longtemps aussi.

Un moment, je crus que Harvey Gillis allait lui toucher le bras et lui faire ouvrir les yeux et lui dire, ce sera tout pour aujourd'hui, mademoiselle Valentine. Mais je m'étais trompé. J'avais ouvert les yeux dès qu'elle avait commencé à prier. On était censé fermer les yeux ; mais moi je les ouvrais toujours pour voir ce qui se passait dans l'église.

Il ne se passait rien. Toutes les têtes étaient inclinées, excepté celles de Luc et d'Ernest, et la mienne, et Luc et Ernest se racontaient à voix basse des blagues dans leur langue secrète. Je pouvais voir Alice Small, dont la tête était plus profondément inclinée que celle des autres.

B.U.  
10

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

327

et je disais, O Dieu, faites qu'un jour je parle avec Alice Small dans notre langue secrète que personne d'autre au monde ne comprendra. Amen.

M<sup>lle</sup> Valentine s'était arrêtée finalement de prier et nous allâmes dans le coin de l'église où les enfants entre sept et douze ans apprenaient les histoires de la Bible et mettaient leur offrande du Dimanche dans la corbeille

Luc et Ernest s'assirent de nouveau ensemble et me dirent d'aller m'asseoir ailleurs. Je m'assis juste derrière pour voir si Luc donnerait son nickel. Chaque dimanche, on donnait à chacun de nous un numéro d'un petit journal pour les catéchismes, intitulé *Boys' World*. On y parlait de petits garçons qui se conduisaient gentiment avec les vieillards, les aveugles et les infirmes, et il y avait des indications pour fabriquer des choses. Une fois, Luc et moi, on avait essayé de faire une brouette, mais nous n'avions pas de roue. Après ça, on n'avait plus essayé. En dernière page, il y avait les réclames avec les images.

Notre professeur était Henry Parker. C'était un type qui portait des lunettes avec des verres très épais et qui avait des boutons rouges autour de la bouche. Il avait l'air maladif et personne ne l'aimait. Je suis sûr que personne n'aimait aller au catéchisme. Mais nous devions y aller parce que P'pa disait que ça nous ferait plus de bien que de mal. Plus tard, disait-il, quand vous serez plus grands, vous cesserez d'y aller ou vous continuerez, comme il vous plaira. Maintenant, disait-il, c'est bon pour la discipline.

Tu as raison, disait ma mère.

C'est pourquoi nous y allions. Peut-être on continuait d'y aller parce qu'on n'avait jamais demandé de ne plus y retourner. Il faut dire aussi qu'il n'y avait pas grand' chose à faire le dimanche matin. Ernest West devait y aller lui aussi, et je crois bien que c'est pourquoi Luc n'avait jamais essayé de ne plus jamais y retourner. Il



pouvait ainsi continuer à parler sa langue secrète avec Ernest West et à se moquer de tout le monde.

Ce dimanche-là, il s'agissait de Joseph et de ses frères, de Joseph et de sa tunique de plusieurs couleurs, et puis tout d'un coup toute la classe s'était mise à parler du cinéma.

Ah ha, dit Luc à Ernest West.

Et maintenant, dit Henry Parker, chacun de vous va me donner une bonne raison comme quoi personne ne devrait aller au cinéma.

Nous étions sept dans la classe.

Au cinéma, dit Pat Carrico, on voit des femmes nues qui dansent. C'est pourquoi nous ne devons pas y aller.

Très bien, dit Henry Parker, oui, voilà une bonne raison.

On nous montre des voleurs qui tuent des gens, dit Tommy Cesar, et c'est un péché.

Très bien, dit notre professeur.

Oui, dit Ernest West, mais les voleurs sont toujours tués par la police, alors ? Les voleurs sont toujours pris à la fin, non ? Ce n'est pas une raison.

Si, dit Tommy Cesar, ça nous apprend à voler.

Je serais plutôt de l'avis de M. Cesar, dit Henry Parker. Oui, dit-il, c'est un mauvais exemple pour nous.

Oh bon, très bien, dit Ernest West.

Il jeta vers Luc un regard d'intelligence et fut sur le point de dire quelque chose dans leur langue secrète, seulement cette fois-là ce ne fut pas la peine, car Luc se mit aussitôt à rire très fort, et Ernest se mit à rire avec lui. C'était comme si Luc savait ce qu'Ernest allait dire et ça devait être quelque chose de très drôle puisqu'il riaient sans avoir même besoin de le dire.

Qu'est-ce que c'est que ça ? dit notre maître. Rire au catéchisme ? De quoi riez-vous tous les deux ?

Je me dis, je vais lui dire. Je vais lui dire qu'ils savent une langue secrète. Puis je décidai que non. Ça gâche-



rait tout. C'était une langue si drôle. Je ne voulais pas gâcher ça, même si je ne comprenais pas le premier mot.

De rien, dit Luc. On ne peut pas rire ?

Maintenant, c'était au tour de Jacob Hyland. Jacob était le garçon le plus bête du monde. Il ne trouvait rien à dire. Il ne pouvait imaginer *aucune* sorte de réponse. Il n'en avait pas même la moindre idée.

Et maintenant, dit M. Parker, tu vas nous dire pourquoi nous ne devons pas aller au cinéma.

Je ne sais pas, dit Jacob.

Allons, allons, dit M. Parker, sûrement tu dois bien connaître une raison pourquoi nous ne devons pas aller au cinéma.

Jacob se mit à réfléchir. Je veux dire qu'il se mit à regarder autour de lui, puis ses pieds, puis le plafond, tandis que nous attendions tous qu'il dise à quoi il avait pensé.

Il réfléchit un long temps. Puis il dit :

Je crois que je ne sais pas pourquoi, M. Parker. *Pourquoi ?* demanda-t-il.

C'est *moi* qui te le demande, dit notre maître. Je sais pourquoi, mais je veux que tu trouves par toi-même. Et maintenant, M. Hyland, allons, trouvez-moi une raison.

Alors Jacob se mit à réfléchir de nouveau et nous étions tous furieux contre lui. N'importe qui pouvait trouver une petite raison, n'importe qui excepté un garçon bête comme Jacob. Personne ne savait pourquoi il était si bête. Il était le plus âgé de notre classe. Il se mit à se trémousser sur sa chaise et ensuite à se fourrer les doigts dans le nez et à se gratter la tête et à regarder M. Parker comme un chien qui supplie quelqu'un des yeux.

Eh bien, dit notre maître.

Vraiment, dit Jacob, je ne sais pas pourquoi. Je ne vais pas beaucoup au cinéma.

Tu as été une fois au cinéma ? dit notre maître.

Oui, monsieur, dit-il. Plus d'une fois, mais j'oublie vite. Je ne me souviens plus.

Sûrement, dit notre maître, tu te souviens bien d'une petite chose que tu as vue au cinéma et qui est un mauvais exemple et une bonne raison pour n'y jamais aller.

Tout d'un coup, la figure de Jacob s'éclaira d'un large sourire.

Je sais, dit Jacob.

Eh bien ? dit notre maître.

Ça nous apprend à jeter des tartes à la crème à la tête de nos ennemis, à donner des coups de pieds aux dames et à se sauver après.

C'est tout ce dont tu te souviens ? demanda M. Parker.

Oui, monsieur, dit Jacob.

Ce n'est pas une raison, dit Ernest West. Quel mal y a-t-il à jeter une tarte à la crème ?

Ça coule tout partout sur vous, dit Jacob et il éclata de rire. Tu sais bien, dit-il, ça dégouline de la tête du monsieur.

C'est en effet très vilain de donner un coup de pied à une dame, dit M. Parker. Très bien, M. Hyland, dit-il. Je savais bien que vous trouveriez une bonne raison si vous vous en donniez la peine.

Maintenant, c'était au tour de Nelson Holgum.

C'est cher, dit-il. Ça coûte cher.

Ça ne coûte qu'un nickel au Bijou, dis-je. Ce n'est pas une raison.

On peut acheter un pain avec un nickel, dit Nelson. De nos jours un nickel, c'est beaucoup.

Très juste, dit M. Parker. Une très bonne raison vraiment. Il y a de bien plus nobles façons de dépenser notre argent. Si les jeunes gens cessaient d'aller au cinéma et donnaient leur argent pour l'œuvre des missions, songez aux merveilleux progrès que nous pourrions faire

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

331

seulement en un an. Oui, nous pourrions convertir le monde entier au christianisme en un an, avec tout l'argent qui se dépense annuellement pour des amusements frivoles tels que le cinéma.

M. Parker fit un signe à Ernest West.

Le cinéma nous apprend à ne pas être satisfaits de ce que nous avons, dit Ernest. Nous voyons des gens qui conduisent des grosses automobiles et qui vivent dans des belles maisons, alors on devient jaloux.

Envieux, dit M. Parker.

On se met à désirer toutes ces choses, dit Ernest, et nous savons que nous ne pouvons pas les avoir parce que nous n'avons pas l'argent pour les acheter, alors nous nous sentons tristes.

Une splendide raison, dit M. Parker.

C'était au tour de Luc et ensuite ce serait au mien.

La musique est mauvaise, dit Luc.

Pas au Liberty, dit Tommy Cesar. Au Kinema non plus. Ce n'est pas une raison.

Elle est mauvaise au Bijou, dit Luc. Le piano mécanique joue tout le temps le même air, dit-il. Ça finit par devenir monotone. *Le Mariage des Vents*.

Ce n'est pas vrai, dit Tommy Cesar. Quelquefois ils jouent un autre air. Je ne sais comment il s'appelle. Quelquefois, ils jouent six ou sept airs.

Ils se ressemblent tous, dit Luc. Ça vous donne mal à la tête.

Nous y voilà, dit notre maître. Ça nous donne mal à la tête. Le cinéma nuit à notre santé. Et nous ne devrions rien faire qui puisse nuire à notre santé. La santé est le plus précieux des biens. Nous devons faire ce qui fortifie notre santé de préférence à ce qui lui nuit.

Je dis que nous ne devrions pas aller au cinéma parce que quand on en sortait on n'aimait plus sa ville.

Tout paraît si ridicule, dis-je. On a envie d'aller ailleurs.

C'était maintenant la quête. M. Parker fit un petit discours pour dire que l'œuvre avait un urgent besoin d'argent, et qu'il était bien plus agréable de donner que de recevoir.

Tommy Cesar donna deux pennies, Pat Carrico trois, Nelson Holgum un et Jacob Hyland un nickel et alors la corbeille arriva à Ernest West. Il la passa à Luc, et Luc me la passa, et moi je la rendis à M. Parker. Nous ne donnâmes rien. M. Parker prit une bourse dans sa poche, agita quelques pièces de monnaie, en prit une de vingt-cinq cents de façon à ce que tout le monde la vit. Il la mit avec les autres pièces. Il prenait un air très solennel. Tout le monde le détestait pour ses grands airs, même un garçon aussi bête que Jacob Hyland. On aurait dit qu'il allait sauver le monde avec ses vingt-cinq cents.

Ensuite, il donna à chacun de nous un numéro de *Boys' World* et la classe fut terminée.

Tout le monde sauta sur ses pieds et sortit en courant.

Eh bien, dit Ernest West, à Luc, aplica jusqu'à la prochaine fois.

Aplica, dit Luc. Alors, ma petite sœur Marguerite sortit de l'église et nous nous dirigeâmes vers la maison.

Je regardai la dernière page du *Boys' World* et je vis la réclame pour le zeppelin. L'image représentait deux garçons, très haut dans les airs, se tenant dans la nacelle du zeppelin. Tous les deux avaient l'air tristes ; ils faisaient adieu de la main.

Nous rentrâmes à la maison et ce fut le déjeuner du dimanche. P'pa et M'man étaient de très bonne humeur à table, et on mangea jusqu'à ce qu'on n'en puisse plus. P'pa demanda sur quoi était la leçon.

Sur le cinéma, dit Luc. Pourquoi il ne faut pas y aller.

Pourquoi ? dit P'pa.

A cause des femmes nues qui dansent, dit Luc. Des

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

333

voieurs qui tuent les policiers. Ça coûte cher. Ça nous apprend à lancer des tartes à la crème.

Je vois, dit P'pa. Très mauvais.

Après le déjeuner, je ne trouvai rien à faire. Si je n'avais pas eu peur, j'aurais été à la maison d'Alice Small et je lui aurais dit combien je l'aimais. Alice, lui aurais-je dit, je vous aime. Mais j'avais peur. Si j'avais eu mon bateau, j'aurais fait le tour du monde avec. Luc était dans la cour en train de clouer deux planches.

Qu'est-ce que tu fais ? dis-je.

Rien, dit Luc. Je cloue.

Luc, dis-je, voilà mon nickel. Quand tu recevras le zeppelin, laisse-moi monter dedans.

J'essayai de lui donner le nickel, mais il ne voulut pas le prendre.

Non, dit-il, le zeppelin est pour moi et Ernest West.

Très bien, dis-je. Mais je te rendrai la pareille.

Essaye, dit-il.

Il faisait très chaud. Je m'assis sur le gazon frais au pied de notre sycomore et je regardai Luc en train de clouer les planches. A la façon dont il plantait les clous, vous auriez pensé qu'il fabriquait quelque chose, et je ne pouvais pas ne pas le croire jusqu'à ce qu'il eût terminé. Il cloua environ dix planches ensemble, et ce fut tout. Elles étaient simplement clouées ensemble. Ça ne ressemblait à rien.

P'pa entendit le bruit de marteau et il sortit en fumant sa pipe.

Comment appelles-tu ça ? dit-il.

Ça ? dit Luc.

Oui, dit P'pa. Qu'est-ce que c'est ?

Rien, dit Luc.

Splendide, dit P'pa, et il fit demi-tour et rentra dans la maison.

Splendide ? dit Luc.

Ça ne ressemble à rien, dis-je. Pourquoi tu ne fais pas *quelque chose* ?

Je pouvais entendre P'pa qui chantait à l'intérieur. Je crois qu'il essayait les assiettes pour aider M'man. Il chantait très fort et après un bout de temps M'man se mit à chanter avec lui.

Alors Luc s'arrêta de clouer et lança les planches par dessus le garage.

Il courut derrière le garage et revint avec les planches et les jeta de nouveau et courut et revint avec encore une fois.

A quoi joues-tu ? dis-je.

A rien, dit Luc.

Luc, dis-je, allons au Bijou ensemble.

Moi et toi ? dit Luc.

Bien sûr, dis-je. Tu as ton nickel et moi j'ai le mien. Allons voir Tarzan.

Il faut que j'économise pour mon zeppelin, dit Luc. J'ai maintenant une dime. Encore huit semaines et il sera là, et alors adieu.

Adieu ? dis-je.

Oui, dit Luc, adieu.

Dis-moi, Luc, dis-je, tu ne vas pas partir ?

Mais si, dit-il. Qu'est-ce que tu crois que je veux en faire ?

Luc, tu veux dire que tu ne reviendras jamais ?

Bien sûr que je reviendrai, dit-il. Je m'en irai pendant un mois ou deux, mais je reviendrai.

Luc, dis-je, où iras-tu ?

Au Klondike, dit-il. Dans le Nord.

Là-bas dans cette région glacée ?

Naturellement, dit Luc. Moi et mon associé Ernest West. Palka eskos, dit-il.

Luc, dis-je, qu'est-ce que ça veut dire ? Dis-le moi, je t'en prie. Qu'est-ce que ça veut dire palka eskos ?

Il n'y a que moi et mon associé qui le savent, dit Luc.

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

335

Je ne le dirai à personne, Luc. Je te le jure.  
Tu iras le répéter à tout le monde, dit Luc.  
Je te le jure, dis-je. Je te le jure sur ma tête.  
Je te plante des aiguilles dans la langue si tu le répètes ?  
Oui, dis-je, des aiguilles et un fer rouge, Luc.  
Ta parole d'honneur ?  
Oui, Luc. Qu'est-ce que ça veut dire ?  
Palka eskos ? dit-il.  
Oui, Luc. Palka eskos.  
Bonjour, dit-il. Ça veut dire bonjour.  
Je n'en revenais pas.  
Luc, c'est tout ce que ça veut dire ?  
C'est tout ce que palka eskos veut dire. Nous avons toute une langue comme ça.  
Palka esjos, Luc, dis-je.  
Immel, dit-il.  
Luc, qu'est-ce que ça veut dire Immel ?  
Immel ?  
Oui, Luc.  
Tu ne le répèteras pas ?  
Non plus, dis-je. Tu pourrais me percer la langue avec un fer rouge.  
Hello, dit Luc. Immel veut dire hello.  
Luc, dis-je, allons au Bijou. Nous avons chacun un nickel.  
Bon, dit-il. En réalité, la musique ne me donne pas mal à la tête. J'ai dit ça comme ça.  
Disons-le à M'man.  
Peut-être qu'elle ne nous laissera pas aller, dit Luc.  
Peut-être que si. Peut-être que P'pa lui dira de nous laisser aller.  
Luc et moi on rentra dans la maison. P'pa essayait les assiettes et M'man les lavait.  
M'man, dit Luc, on peut aller au Bijou ?  
Qu'est-ce que j'entends, dit P'pa. Je croyais qu'on

vous avait fait la leçon sur les raisons de ne pas aller au cinéma,

Oui, père, dit Luc.

Alors, votre conscience est tranquille ? dit P'pa.

Et qu'est-ce qu'ils jouent ? dit M'man.

Tarzan, dis-je. On peut y aller, M'man ? On n'a pas donné notre nickel à la quête. Luc économise pour acheter un zeppelin, mais il ne veut pas me laisser monter avec lui.

Vous n'avez pas donné vos nickels ? dit P'pa. Comment apprenez-vous votre religion ? Vous savez bien que les missionnaires presbytériens seront obligés de faire leur bagage et de quitter l'Afrique si vous ne venez pas à leur aide avec vos nickels.

Je sais, dit Luc, mais moi et Ernest West on économise pour acheter un zeppelin. Il faut qu'on le fasse.

Et quelle sorte de zeppelin ? demanda P'pa.

Un vrai, dit Luc. Il fait du quatre-vingt milles à l'heure et peut transporter deux personnes, moi et Ernest West.

Et combien coûte-t-il ? dit P'pa.

Un dollar, dit Luc. A Chicago.

Je vais vous dire quelque chose, dit P'pa. Si vous nettoyez le garage et ne faites pas de désordre dans la cour durant cette semaine, je vous donnerai un dollar samedi prochain. D'accord ?

Je pense bien, dit Luc.

A condition, dit P'pa, que tu laisses Marc monter avec toi.

S'il m'aide, dit Luc.

Il t'aidera, dit P'pa. N'est-ce pas, Marc ?

J'en ferai plus que Luc, dis-je.

P'pa nous donna encore deux cents chacun en supplément et nous dit d'aller au cinéma. Nous allâmes au Bijou et nous vîmes le dix-huitième épisode de Tarzan. Encore deux épisodes et ce serait fini. Tommy Cesar

LE ZEPPELIN DU DIMANCHE

337

était là avec Pat Carrico. Lorsque le tigre accula Tarzan dans un coin, ils firent plus de bruit à eux deux que tous les autres réunis.

Moi et Luc on nettoya le garage et on ne fit aucun désordre dans la cour pendant toute la semaine, et le samedi soir P'pa donna à Luc un billet d'un dollar. Luc s'assit et écrivit une belle lettre aux gens de Chicago qui vendaient les zeppelins. Il mit le billet d'un dollar dans l'enveloppe et glissa l'enveloppe dans la boîte aux lettres au coin de la rue. J'allai à la boîte aux lettres avec lui.

Et maintenant, dit-il, il n'y a plus qu'à attendre.

Nous attendimes dix jours. Nous parlions de tous les pays étrangers et lointains où nous pourrions aller dans notre zeppelin.

Un jour, il arriva. C'était un petit paquet plat sur lequel il y avait la même image que nous avions vue dans le *Boys' World*. Il ne pesait pas une livre, pas même une demi-livre. Les mains de Luc tremblaient tandis qu'il ouvrait la boîte. Je me sentais mal à mon aise parce que je savais qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Dans la boîte il y avait un bout de papier sur lequel était écrit quelque chose. Il y avait :

*Mes Chers enfants, voici votre zeppelin, avec les instructions pour le faire marcher. Si vous suivez très exactement chaque indication, ce jouet pourra tenir l'air pendant près de vingt secondes.*

Luc suivit très exactement les instructions, et souffla dans le sac en papier jusqu'à ce qu'il fût presque gonflé et qu'il eût à peu près la forme d'un zeppelin. Alors le papier se déchira et le zeppelin se dégonfla, comme le fait un ballon de caoutchouc.

C'était tout. C'était là notre zeppelin. Luc ne pouvait le croire. Il disait, l'image montrait deux garçons dans la nacelle. Moi je croyais que le zeppelin viendrait sur un train de marchandises.

B.I.B.  
21

338

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Alors, il se mit à parler dans sa langue secrète.

Qu'est-ce que tu dis ? Luc, dis-je.

Ça vaut mieux que tu ne comprennes pas, dit-il.

Il mit en pièces ce qui restait du zeppelin, et déchira le papier en morceaux, puis il alla dans le débarras et en sortit des planches, des clous et un marteau et se mit à clouer les planches ensemble.

WILLIAM SAROYAN

(traduit par RAYMOND QUENEAU)